



Bras d'Acier! dit-il à demi-voix. (Page 1247.)

m'avez laissé entrevoir votre amour, puisque nous sommes seuls...

— Je suis venue pour vous sauver, monsieur Fouquet, et non pour me perdre, dit la marquise en se relevant; ainsi, gardez-vous...

— Marquise, en vérité, vous vous effrayez par trop, et à moins que cet effroi ne soit pas un prétexte...

— C'est un cœur profond que ce M. Colbert! Gardez-vous...

Fouquet se redressa à son tour.

— Et moi? demanda-t-il.

— Oh! vous, vous n'êtes qu'un noble cœur. Gardez-vous...

— Ainsi?

— J'ai fait ce que je devais faire, mon ami, au risque de me perdre de réputation. Adieu!

— Non pas, adieu, au revoir!

— Peut-être, dit la marquise.

Et, donnant sa main à baiser à Fouquet, elle s'avança si résolument vers la porte, que Fouquet n'osa lui barrer le passage.

Quant à Fouquet, il reprit, la tête inclinée et avec un nuage au front, la route de ce souterrain le long duquel couraient les fils de métal qui communiquaient d'une maison à l'autre, transmettant, au revers des deux glaces, les désirs et les appels de deux correspondants.

LV

L'ABBÉ FOUQUET.

Fouquet se hâta de repasser chez lui par le souterrain et de faire jouer le ressort du miroir. A peine fut-il dans son cabinet, qu'il entendit heurter à la porte; en même temps une voix bien connue criait :

— Ouvrez, monseigneur, je vous prie, ouvrez.

Fouquet, par un mouvement rapide, rendit un peu d'ordre à tout ce qui pouvait déceler

son agitation et son absence, il éparpilla les papiers sur le bureau, prit une plume dans sa main, et à travers la porte, pour gagner du temps.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— Quoi! monseigneur ne me reconnaît pas? répondit la voix.

— Si fait, dit en lui-même Fouquet, si fait, mon ami, je te reconnais à merveille!

Et tout haut :

— N'êtes-vous pas Gourville?

— Mais, oui, monseigneur.

Fouquet se leva, jeta un dernier regard sur une de ses glaces, alla à la porte, poussa le verrou, et Gourville entra.

— Ah! monseigneur, monseigneur, dit-il, quelle cruauté!

— Pourquoi?

— Voilà un quart d'heure que je vous supplie d'ouvrir et que vous ne me répondez même pas.

— Une fois pour toutes, vous savez bien que je ne veux pas être dérangé lorsque je travaille. Or, bien que vous fassiez exception, Gourville, je veux, pour les autres, que ma consigne soit respectée.

— Monseigneur, en ce moment, consignes, portes, verrous et murailles, j'eusse tout brisé, renversé, enfoncé.

— Ah! ah! il s'agit donc d'un grand événement? demanda Fouquet.

— Oh! je vous en réponds, monseigneur! dit Gourville.

— Et quel est cet événement? reprit Fouquet un peu ému du trouble de son plus intime confident.

— Il y a une chambre de justice secrète, monseigneur.

— Je le sais bien, mais s'assemble-t-elle, Gourville?

— Non-seulement elle s'assemble, mais encore elle a rendu un arrêt... monseigneur.

— Un arrêt! fit le surintendant avec un frissonnement et une pâleur qu'il ne put cacher. Un arrêt! Et contre qui?

— Contre deux de vos amis.

— Lyodot, d'Eymeris, n'est-ce pas?

— Oui, monseigneur.

— Mais arrêt de quoi?

— Arrêt de mort!

— Rendu! Oh! vous vous trompez, Gourville, et c'est impossible.

— Voici la copie de cet arrêt que le roi doit signer aujourd'hui, si toutefois il ne l'a point signé déjà.

— La suite au prochain numéro. —

BRAS D'ACIER

PAR

ALFRED DE BRÉHAT *

A MADAME

LA COMTESSE ÉDOUARD DE MÉRONA.

PREMIERE PARTIE

I

On était à la fin de novembre 1849. La saison des pluies forçant les mineurs à quitter momentanément les *placers*, les chercheurs d'or arrivaient en foule à San-Francisco.

Bien que cette ville eût déjà pris un prodigieux développement durant les deux années qui venaient de s'écouler, elle ne comptait encore que cinq ou six mille maisons et une trentaine de mille habitants tout au plus. Cette

* Tous droits réservés.